

Couvreurs-zingueurs

PH13 : Penser, voir et designer le travail



*“Le monde ne nous voit pas, mais sans nous,
il prend l'eau.”*

– Éric Marie

Sommaire

Sommaire	2
Remerciements	3
Introduction	4
Présentation des interviewés	5
I. Couvreur-zingueur, un métier technique contraint par la matière et l'espace de travail	6
Prélude historique sur le métier de couvreur	6
Les toits de Paris : un lieu de travail unique en son genre	7
Isolation et protection de l'intérieur	8
Les gestes techniques et les outils du métier	11
II. Entre matière et prescriptions : les tensions du métier	13
1. Le toit, espace de tensions	13
Lieu et objet de travail	13
Un toit en chantier	13
Transformer le lieu de travail en espace de travail	14
Être reconnu en hauteur : entre inaccessibilité et invisibilité	16
2. Un changement de prescriptions qui mène à des tensions	16
Autonomie et liberté historiques	16
Des nouveaux acteurs qui bouleversent le métier	18
III. Revaloriser un métier en déclin	20
Un métier dévalorisé dans l'imaginaire collectif	20
Lutter à plus petite échelle contre le déclin pour préserver un métier	21
Fiers d'être couvreurs !	21
Laisser une trace de son passage	22
Transmettre un savoir-faire	22
Conclusion	24

Remerciements

Avant de commencer notre récit, nous tenions à exprimer notre gratitude envers celles et ceux qui ont rendu ce projet possible.

Nous tenons à remercier chaleureusement, Estelle, Frédéric, Stéphane et Éric, pour nous avoir très gentiment accueilli sur le site du centre de formation Maximilien Perret. Merci de nous avoir fait découvrir ce lieu si spécial, où étudie actuellement la prochaine génération de couvreur-zingueur.

Merci aussi à Tony pour nous avoir accueilli sur les toits de Paris, son lieu de travail et de nous avoir ainsi fait vivre son quotidien extraordinaire.

Nous souhaitons par ailleurs adresser nos remerciements à Gilles Mermet, qui a pris de son temps pour trouver des couvreurs-zingueurs disposés à participer à notre enquête.

Nous souhaitons également exprimer notre gratitude envers l'ensemble des intervenants du cabinet Plein Sens, dont les conseils ont été précieux pour maîtriser l'art de conduire ces entretiens. Un grand merci enfin à Monsieur Salzmann pour son accompagnement pédagogique quotidien.

Introduction

Paris sans ses toits ce n'est pas Paris. Ils sont souvent gris, parfois dur, parfois tendre. Souvent aplatis sur le dessus, abrupts sur les bords. En zinc, en cuivre ou en ardoise, parsemés de cheminées et de Velux, ils sont dans tous les cas très reconnaissables. Très longs mais peu larges, ils segmentent la capitale française et contribuent à dessiner les contours des rues, des quartiers et des places. Empreintes matérielles du style Haussmannien, ils sont les témoins modernes de la longue histoire de Paris.

Néanmoins, ces toits ont beau paraître intemporels, ils n'en restent pas moins profondément ancrés dans la réalité. Ils sont d'abord au cœur de la protection des habitats, assurant tout à la fois une isolation thermique, acoustique et hydrique. Soumis aux intempéries, à la chaleur et aux pigeons, ils subissent plusieurs contraintes auxquelles leur structure doit permettre de résister. Ils sont ainsi le fruit d'une architecture complexe qui s'organise en plusieurs couches autour d'une charpente en bois rigide, qui constitue le squelette de la toiture. Dans ce contexte, on comprend que les toits fatiguent et s'usent avec le temps, et qu'ils doivent donc être entretenus, réparés ou rénovés.

Peu de personnes sont capables d'assumer ce rôle. Il n'y a d'ailleurs que deux professions qui opèrent sur les toits : les couvreurs, et les ornemanistes. Les premiers ont la charge de la rénovation d'un toit dans sa globalité, tandis que les second sont des spécialistes des pièces de zincs complexes, des sculptures de métal pareilles à des œuvres d'art, que l'on peut trouver sur les toits. La différence majeure étant que les ornemanistes peuvent parfois préparer une pièce dans un atelier éloigné du chantier, et la monter sur place, tandis que l'essentiel du travail d'un couvreur se fait sur le toit. Malheureusement pour eux (ou pas d'ailleurs) chaque toit est différent, et requiert une grande habileté pour en déjouer la complexité.

Ces professionnels ont fait de l'adaptation leur quotidien, d'autant plus que récemment de nouvelles normes ont fait leur apparition – ou ont simplement évolué. Afin de limiter les pertes énergétiques, les bâtiments doivent être de mieux en mieux isolés, surtout au niveau des combles dont les dernières rénovations peuvent remonter à plus de cinquante ans. On parle aussi beaucoup d'albédo (le pourcentage de réfléchissement des rayonnements solaires sur une surface) et de la façon dont on pourrait améliorer celui des toits parisiens – sans les dénaturer – dans une logique de performance thermique urbaine. Plusieurs pistes d'innovations pour le métier, qui malgré cela, rencontrent des difficultés.

En effet, on estime qu'il manque chaque jour 500 couvreurs sur les toits de Paris. Le métier connaît des difficultés à attirer de nouveaux membres, les centres de formation se vident, les entreprises aussi.

Pourquoi la profession connaît-elle ce déclin alors qu'elle semble tout posséder (réservoir de savoir-faire ancestraux, rôle symbolique et esthétique majeur pour la ville de Paris, domaine en plein renouveau) pour devenir un marché attractif à même de combler le manque d'effectifs ?

Cependant, plus que de chercher des causes à ce problème de sous-effectif nous voulons nous pencher sur le cœur de cette activité. Concrètement, qu'est-ce qui fait le métier de couvreur-zingueur ? Comment le devient-on ?

Présentation des interviewés

Frédéric Vieuxbled est actuellement Directeur des opérations du Pôle Maximilien Perret au sein de l'Éco-Campus du Bâtiment à Vitry-sur-Seine. Il y pilote notamment l'atelier Couverture et coordonne les plateformes techniques destinées aux apprentis couvreurs (CAP, BP, formation continue). Avant d'accéder à ce poste de direction au sein de l'Éco-Campus, il a été directeur adjoint du CFA d'Évreux (Normandie). L'Éco-Campus du Bâtiment (Grand Paris) est un centre de formation moderne situé dans le domaine Chérioux à Vitry-sur-Seine. Lancé en septembre 2022, il regroupe 6 bâtiments totalisant environ 13 000 m², conçus pour accueillir jusqu'à 1 100 apprenants par an.

Travaillant de concert avec Frédéric, Estelle Taïeb est assistante de direction au centre de formation Maximilien Perret. Très proche des apprentis du campus, elle n'a pas hésité à nous accompagner durant toute la durée de notre visite du centre de formation.

Stéphane Colinet est couvreur-zingueur depuis plus de 25 ans et s'est notamment distingué en étant nommé Meilleur Ouvrier de France (MOF). Titulaire d'un Brevet Professionnel, il a rejoint Balas (une entreprise spécialisée dans la couverture de monuments historiques à Paris) il y a plus de 20 ans, après une formation au Lycée Maximilien Perret. En 2019, il se lance dans l'aventure MOF, soutenu par un collègue, Adrien Beaugendre (plus jeune MOF en couverture). Pour ce faire, il travaille sur une maquette technique pendant près de 1 200 à 1 500 heures. Cette maquette, que nous avons eu la chance de voir au CFA Maximilien Perret, intègre plusieurs matériaux (terre cuite, bardeaux de châtaignier, cuivre, zinc), ainsi qu'une lucarne et une tourelle. En plus de son rôle de chef de chantier en couverture-zinguerie, il est désormais formateur à l'Éco-Campus du Bâtiment.

Eric Marie est un couvreur expérimenté qui intervient régulièrement comme formateur technique à l'Éco-Campus du Bâtiment. Diplômé il y a plus de 35 ans au sein de ce même centre de formation, il met un point d'honneur à perpétuer le geste historique du couvreur-zingueur, en enseignant aujourd'hui ce qu'on lui a appris hier.

Notre dernier interviewé s'appelle Tony Raquidet. Couvreur formé au CFA des Compagnons du Devoir à Tours entre 2001 et 2003, il a ensuite travaillé pour l'entreprise CPS à Millançay. Dans sa famille, son père et son grand-père avant lui étaient tous deux couvreurs, c'est pourquoi il a commencé à travailler sur les toits très jeune. Actuellement directeur de l'entreprise parisienne CMT couverture, il exerce encore ce métier-passion.

I. Couvreur-zingueur, un métier technique contraint par la matière et l'espace de travail

Prélude historique sur le métier de couvreur

La profession de couvreur, et en particulier celle de couvreur-zingueur, prend ses lettres de noblesse au début du XVIII^e siècle, sous l'impulsion de deux facteurs distincts. Tout d'abord, c'est à cette époque que la France parvient à mettre en place un système de production et de mise en forme du zinc qui soit suffisamment performant pour assurer l'approvisionnement d'une filière basée sur ce matériau. Le zinc brut continue d'être extrait en Sibérie ou en Belgique, mais peut désormais être laminé dans des usines françaises, situées dans l'Oise, l'Eure, l'Isère, etc. (Fontenay 1836). Néanmoins, pendant plusieurs années encore, l'usage du zinc reste très minoritaire face à d'autres matériaux comme l'ardoise, la tuile ou le bois historiquement plus appréciés. Il faut attendre 1853, et le début des travaux d'Haussmann pour que se répande l'usage de ce nouveau matériau. En effet, sa légèreté, sa durabilité et sa relative malléabilité font de lui le candidat idéal pour contribuer à la modernisation rapide que vit la ville de Paris. En 17 ans, se sont ainsi près de 37000 immeubles qui sont recouverts de feuilles de zinc.

De manière plus générale, c'est l'ensemble de la profession de la couverture qui se transforme avec l'industrialisation croissante du XIX^e siècle, en particulier du point de vue de l'apprentissage. Comme pour plusieurs autres disciplines, le modèle de formation qui était jusqu'alors régi par les principes des corporations est mis à mal par les nouvelles exigences financières et les contraintes temporelles croissantes. Les maîtres ne peuvent plus dédier suffisamment de temps à leurs apprentis, et les professionnels qualifiés commencent à se faire rares. De nouveaux organismes émergent pour répondre à cette demande : les centres de formation. « L'école de métier » est ainsi ouverte en 1887 par la Chambre syndicale des entrepreneurs de couverture, plomberie, eau, gaz, assainissement et hygiène de la ville de Paris. On y dispense des cours « traditionnels » de mathématique, de français, etc. en plus d'enseignements techniques et d'activités pratiques spécifiques à la couverture. Une autre école spécialisée, l'École supérieure de couverture en ardoise d'Angers a été ouverte par la suite, et continue d'opérer au plus haut niveau encore aujourd'hui.

De nos jours, les formations au métier les plus répandues sont les certifications d'aptitude professionnelle (CAP), et les brevets professionnels. Le plus souvent les étudiants sont scolarisés dans des centres de formation d'apprentis, comme le centre Maximilien Perret, situé dans le Sud de Paris, que nous avons eu la chance de visiter.

Les toits de Paris : un lieu de travail unique en son genre

Un point qui ressort de ce regard historique, c'est l'intrinsèquement apparent entre le couvreur-zingueur et la ville de Paris. Les toits de Paris sont un lieu unique au monde : un vrai « terrain de jeu » pour les couvreur-zingueurs nous a-t-on dit au cours de nos entretiens successifs. Bien sûr, cela n'exclut aucunement le fait que les couvreurs-zingueurs soient présents dans toute la France – notamment à Anger du fait de son école – mais de fait Paris concentre la majorité des pratiquants.

La canopée parisienne est en très grande partie composée de toits en zinc ou en ardoise fine, car ces matériaux sont très compatibles avec le style mansardé des bâtiments parisiens. En effet, l'inclinaison d'un toit couvert par des revêtements métalliques n'a pas besoin d'être aussi forte que pour une couverture en tuile ou en ardoise : l'isolation est bien plus simple. Selon De Fontenay, on peut construire sans plus de risques d'infiltration des toits avec un angle de 20 à 25° grâce au zinc (ou ses équivalents tel que le cuivre ou le bronze) contre 40 à 45° minimum pour des toits « ordinaires ». Par ailleurs, cela permet de diminuer la quantité de bois à fournir lors de la construction de la charpente, tout en augmentant l'espace disponible dans les combles du bâtiment.



Figure 1 - Mansarde parisienne

En tant que métal, le zinc possède plusieurs propriétés qui informent elles aussi la manière de travailler ce matériau. Sous l'effet de la chaleur et comme tout bon métal qui se respecte, le zinc se dilate et s'étend. Un phénomène bien pris en compte dans les techniques du couvreur-zingueur. En effet, les plaques de zinc – qu'on appelle « bac » – ne sont pas clouées lors de leur pose pour éviter qu'elles ne se déforment autour de ces points de fixation. Les couvreurs emploient plutôt des pattes en inox, qui servent de pièce de raccord entre le voligeage – couverture en bois support du zinc – et lesdits bacs. Cette petite pièce de métal est fixée sur les tasseaux apparents de la toiture et est ensuite rabattue sur les bacs pour les plaquer sur le toit. De cette façon les bacs sont libres de s'étendre dans toutes les directions sans que la solidité de la toiture en soit impactée aucunement. On retrouve la trace de la prévention de la dilatation dans d'autres gestes du couvreur, mais toujours liées à l'idée générale d'employer le moins de clous (ou vis) que possible, car ce sont eux qui ancrent le métal dans la charpente. Par exemple, pour fixer entre eux les segments des couvre joints, ils utilisent des « pattes de cuivre étamé ». Soudées sur l'extrémité d'un couvre joint, elle permet de maintenir le couvre joint suivant, qui chevauchera celui en dessous.

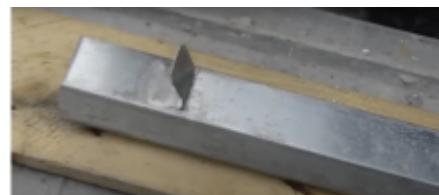
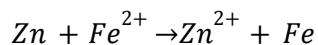


Figure 2 - Patte de cuivre étamée

Quand on emploie du zinc il y a un dernier élément à prendre en compte : son potentiel de corrosion. En particulier, le zinc s'oxyde extrêmement rapidement au contact du fer. Cette réaction d'oxydo-réduction se fait selon l'équation suivante :



Nous pouvons clore cette parenthèse chimique aussi rapidement que nous l'avons ouverte en avertissement sur un dernier danger pour le zinc : l'eau stagnante. À son contact le zinc forme en effet des tâches blanchâtres composées principalement d'hydroxyde et d'oxyde de zinc.

Isolation et protection de l'intérieur

Il ne faut pas perdre de vue derrière la beauté des toits de Paris que le couvreur-zingueur est avant tout un professionnel qui œuvre pour la maintenance et la bonne fonctionnalité d'un bâtiment. En cela, sa première mission reste de protéger le confort des usagers et d'imperméabiliser les toits. On parle d'une protection air, eau et chaleur (AEC), qui doit en particulier éviter les fuites d'eau dans le bâtiment.

Cette mission se reflète directement sur la manière de couvrir un toit. Il faut réussir à visualiser l'écoulement de l'eau, avoir une idée de comment se dérouleront les choses en période d'intempérie, et calibrer la pose en fonction de cela. En réalité, cette connaissance est maîtrisée par les couvreurs au point de ne plus y faire attention. Typiquement, toute opération de couverture commence par le bas d'un toit. En effet, c'est le choix le plus logique pour réussir à empêcher les infiltrations, car on peut empiler les couches – de zinc, d'ardoise, de tuile, etc. – les unes sur les autres en remontant la pente naturelle du toit. Le chevauchement de chaque pièce les unes sur les autres permet de s'assurer simplement de la l'imperméabilisation du toit. On identifie alors facilement quels sont les points critiques des revêtements nouvellement posés : les joints et les extrémités. On termine donc la pose avec des pièces comme les couvre joints, qui servent à isoler les ces zones sensibles.

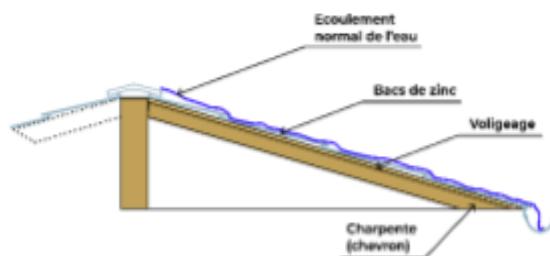


Figure 3 - Modélisation de l'écoulement normal de l'eau sur un toit

De ce point de vue, la beauté des toits devient aussi une beauté fonctionnelle. Ils brillent tant par leur esthétisme que par leur utilité. Le « beau toit », c'est celui qui est bien fait, celui qui ne présente pas de défauts de conception. Celui qui finalement, accomplira sa fonction d'isolation. C'est sur la base de cette définition de la beauté que les couvreurs peuvent être considérés comme des artistes – même si souvent ils ne se définissent pas de la sorte – car leur travail y est directement lié.

Un toit bien couvert à une durée de vie d'environ cinquante, ou soixante ans. A partir de ce moment, on s'expose à des risques de fuite par dégradation du zinc. De plus, le bois qui lui sert de support commence à s'user rapidement, fragilisant l'ensemble de la toiture. Un couvreur n'est pas seulement un « poseur de zinc » : il doit aussi s'occuper de la structure de la toiture s'il s'avère que celle-ci est dégradée. Remplacer les chevrons, ainsi que le voligeage (aussi appelée la « volaille ») constitue la base d'un chantier de couverture. Par ailleurs, rénover des toits qui ont été couverts il y a cinquante ou soixante ans implique aussi de les conformer aux nouvelles normes d'isolation mises en place depuis les derniers travaux. Désormais, sur chaque chantier les couvreurs ajoutent de la laine de verre – ou un autre isolant – dans les combles une fois mises à nue.

Toutefois, ce genre d'opération est parfois incompatible avec la structure même du toit : les combles peuvent être trop fines ou difficiles d'accès. Néanmoins, cette démarche est au cœur du processus de modernisation du métier. Le contexte technico-économique évolue, et plusieurs acteurs comme les assurances ou les propriétaires d'immeubles, qui souhaitent se conformer aux nouvelles normes écologiques, attendent des rénovations poussées des immeubles parisiens. Ces politiques sont parfois en contradiction avec les techniques séculaires du couvreur-zingueur, et même si celui-ci reste le spécialiste du toit, une injonction de modernisation persiste. Typiquement, afin d'éviter les hausses des températures en été, il s'est posé la question du devenir du toit en zinc. En effet, remplacer ce matériau par un autre (plus blanc ou plus brillant) pourrait permettre d'augmenter l'albédo de la ville.

Préparation du terrain : analyse et transmission des savoir-faire

On commence alors à percevoir des zones d'incertitude autour de ce métier, et à se poser des questions sur son avenir. La modernisation représente l'une des principales sources de tension : il s'agit d'un métier qui peine à suivre le rythme du changement et à s'adapter. Mais pour pouvoir saisir l'ampleur de ces questions il faut s'intéresser au déroulement concret d'un chantier. La rénovation d'une toiture en zinc s'étale généralement sur environ quatre mois environ, voire davantage dans le cas de chantiers historiques de grande envergure. Suivre le déroulement d'un chantier va nous permettre de révéler différentes choses sur le métier, et de mettre en relation les contraintes physiques et matérielles évoquées précédemment avec la réalité du métier : les outils, les gestes et le quotidien de ces spécialistes des toits parisiens.

On peut diviser un chantier en trois grandes étapes : l'analyse préparatoire, le dérapouillage (jargon utilisé pour parler du retrait de l'ancienne toiture) et finalement la construction de la nouvelle toiture. Il est évident que le couvreur travaille en hauteur, et son travail est amplement déterminé par ce cadre particulier comme nous l'avons déjà vu : il est impossible pour un couvreur de passer sa journée à monter et descendre l'échafaudage pour façonner ses pièces en atelier. Cela serait chronophage, segmenterait fortement le travail, mais aussi représenterait un encombrement au moment de remonter les pièces. La solution la plus simple et la plus efficace consiste donc à faire monter en une seule fois tout le matériel nécessaire, puis à effectuer les découpes, les calculs et les fixations directement sur le toit, ne redescendant que pour la pause de midi. Cela impose donc d'avoir un véritable espace de travail en hauteur, capable de résister aux conditions climatiques auxquelles les couvreurs sont directement exposés : il faut pouvoir travailler lorsqu'il fait froid, chaud, lorsqu'il pleut ou en pleine canicule. Ainsi, la première étape d'un chantier devient donc inévitable : la construction de la cabane du couvreur. Cet endroit constitue leur atelier sur le toit, le seul espace constamment couvert durant le chantier. Sa construction représente la première tâche après la mise en place de l'échafaudage. Cela permet non seulement l'aménagement des lieux, mais aussi l'appropriation de celui-ci, qui, de manière semi-permanente (durant les quatre mois du chantier), devient le cadre quotidien du travail.

Une fois aménagement achevé, le couvreur procède à l'étape suivante : l'analyse technique du toit qu'il s'apprête à aménager. Il prend les mesures nécessaires, effectue les calculs et établit une liste précise avec les quantités justes et nécessaires de matériaux dont il aura besoin pour ce chantier. Tony Raquidet insistait sur ce point : l'essentiel est de minimiser les chutes de zinc, de limiter le gaspillage, et de commander que le strict nécessaire. Un couvreur expérimenté pourra anticiper d'un simple coup d'œil le nombre de plaques de zinc, de tasseaux, de clous requis, ainsi que les découpes et les pièces à réaliser. Cette étape permet aussi d'élaborer une estimation budgétaire, et ne doit donc pas être négligée. Un bon couvreur, doté d'un minimum d'expérience, ne fait qu'une seule commande, qu'il réceptionne avant le début des travaux, afin d'éviter toute dépendance aux livraisons en cours de chantier. Cela n'est pas si évident pour les plus jeunes : chaque toit est unique, et requiert une analyse fine et ingénieuse pour résoudre les problèmes techniques de manière adaptée. Il y a toujours un Velux, une cheminée, une gouttière qui est placée de façon particulière, souvent en raison de la configuration singulière des rues et bâtiments parisiens, qui obligent les toitures à s'adapter à la ville. On comprend alors pourquoi on parle de dix ans de formation avant de devenir un couvreur véritablement autonome, au sens même premier du terme, c'est-à-dire capable de se donner ses propres normes, et ne dépendre plus que de sa propre prescription. La formation initiale en école dure seulement quelques années, mais sur un chantier, on reste longtemps apprenti, aux côtés d'un chef de chantier ou d'un couvreur plus expérimenté.

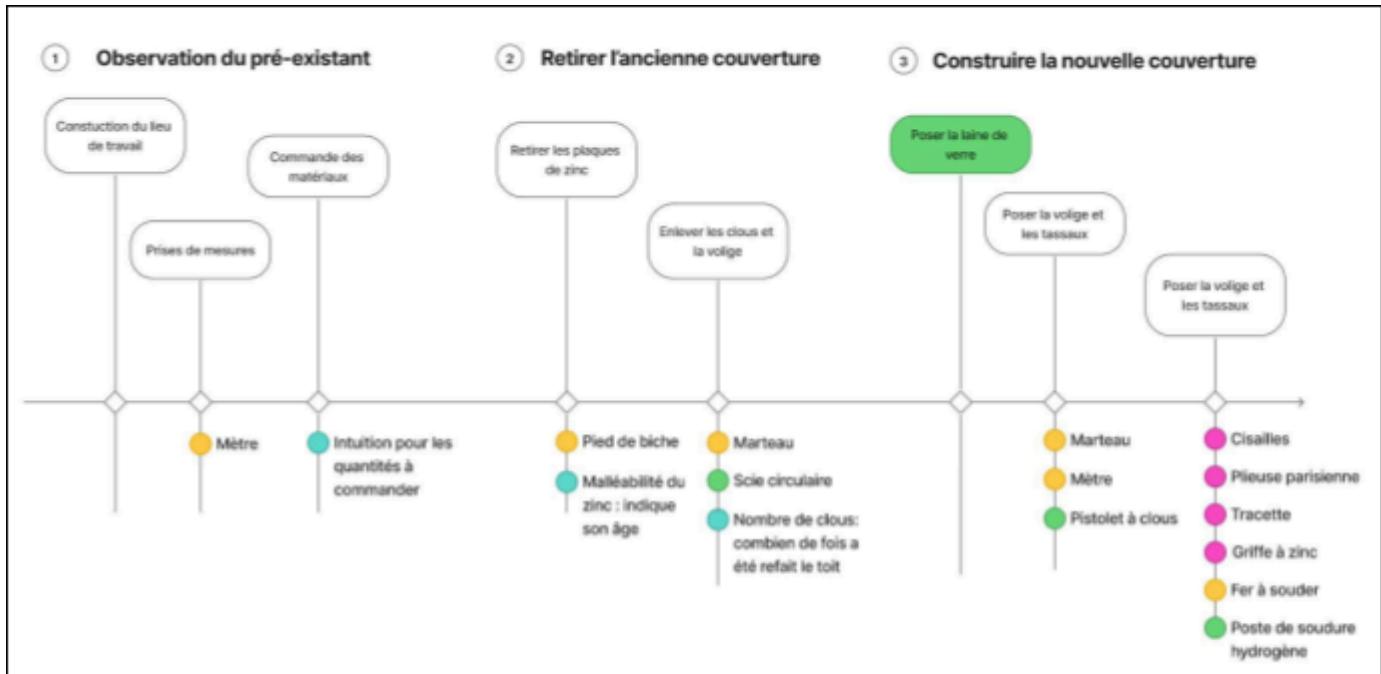


Figure 4 - étapes du déroulement d'un chantier sur quatre mois

Une fois le travail d'étude et de réflexion mené à bien, l'espace aménagé et les matériaux disponibles, le couvreur retire l'ancienne toiture. A Paris, un couvreur zingueur ne construit pas un toit sans en avoir démonté un autre : il est d'abord un rénovateur, un transmetteur de vie à cette nouvelle génération de métal, chargé de protéger le gris des hauteurs parisiennes. Cette étape est cruciale : le couvreur se doit de restaurer la toiture le plus fidèlement que possible, à la manière d'un restaurateur d'œuvres d'art. Il se n'agit pas d'innover, mais bien de reproduire à l'identique le même toit, tel un bateau de Thésée. On comprend alors que c'est parce que le couvreur parisien est avant tout restaurateur, qu'il a ce rapport si important à la tradition et la transmission du métier. C'est la destruction du travail d'un inconnu, passé par ce toit cinquante ans auparavant, qui permet de dévoiler les secrets de ce qui doit être fait : une sorte de leçon asynchrone dans le temps, permettant de garder et de transmettre un savoir-faire inscrit dans la matière même. Les couvreurs le disent souvent : on n'a jamais tout vu, et il y a toujours un toit qui résiste, qui demande une réflexion, un cas singulier jamais complètement identique à un autre. Les couvreurs apprennent donc à « lire » cette matière qui leur raconte des choses : le nombre de trous de clous révèle le nombre de rénovations, la couleur et la malléabilité du zinc, le nombre l'ancienneté de la toiture ...

La plupart de nos interlocuteurs parlaient de ce rapport si particulier qu'ont les couvreurs avec la matière. Le directeur du centre de formation Maximilien Perret rapportait cette phrase souvent entendue dans le métier : « les ardoises ont des veines ». Cet exercice de dépose est donc tellement essentiel au métier, pour construire ce rapport au travail des autres et à la matière, que les centres de formation l'incluent dans leur pédagogie. L'après-midi, on défait le travail réalisé par le groupe du matin et inversement le lendemain : cela permet aux enseignants de montrer les erreurs, les choses bien faites, les bonnes idées pourtant mal réalisées, les finitions... On enlève les plaques de zinc au pied de biche, les clous et la volige au marteau, ou alors on passe à la scie circulaire lorsque le bois résiste.

Les gestes techniques et les outils du métier

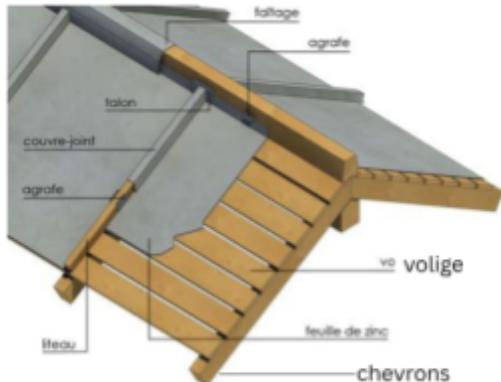


Figure 5 - Structure d'une toiture

qui permettent d'effectuer le même geste dans deux directions opposées. La cisaille doit permettre de découper puis de courber légèrement le zinc dans le sens de la découpe pour pouvoir continuer à découper et avoir accès à la ligne de découpe. Quand on découpe une feuille de papier par exemple, celle-ci va naturellement tomber légèrement vers le bas à cause de sa masse surfacique et sa souplesse, permettant ainsi aux ciseaux d'accéder à la ligne de découpe au fur et à mesure qu'on avance sur cette ligne. Or, il est possible que cela vous ai déjà arriver d'avoir des difficultés pour découper aux ciseaux un autre matériaux plus rigide comme du carton ou similaire, et que vous vous voyez dans la nécessité de plier manuellement le carton vers le bas ou vers le haut pour pouvoir continuer à accéder à la ligne de découpe. On retrouve le même problème avec le zinc. Les cisailles permettent donc de maintenir pincée la feuille de zinc après l'avoir découpée, pour ainsi d'une rotation du bras courber la feuille pour qu'elle n'encombre plus dans la découpe. Il faut donc une cisaille qui permette de faire cela dans chaque sens, surtout pour les finitions où un des deux côtés de la feuille est déjà fixé.

La griffe de zinc, quant à elle, permet à la fois de marquer et de découper les feuilles de zinc. Un seul passage de la pointe en tungstène suffit à marquer ; plusieurs passages permettent de découper. Or, pour tracer des lignes droites avec cette griffe de zinc, il faut forcément prendre des mesures avec une règle, et cela prend du temps pour des découpes classiques où l'on enlève juste quelques centimètres le long d'une feuille. La tracette permet de tracer des lignes droites parallèles au bord de la feuille de zinc, permettant de choisir la distance voulue, et dispensant ainsi le couvreur de la règle. Chaque cran correspond à une mesure, marquée sur l'outil. Le cran choisi permet de guider l'outil sur le bord de la feuille de zinc, alors que le bec permet de tracer la ligne parallèlement au bord, avec l'écart choisi.

Ce marquage à la tracette peut servir pour après découper avec une griffe ou des cisailles, mais aussi pour marquer l'endroit d'un pli à faire. Et pour plier, il existe un outil spécifiquement parisien : la plieuse parisienne. C'est une sorte de table, portable et adaptée au travail sur les toits, contrairement aux plieuses d'atelier. Elle permet de former des angles de 90° ou plus : on insère la feuille de zinc entre deux mâchoires métalliques, et grâce à un levier, on peut alors relever les mâchoires pour réaliser le pli.

Enfin, impossible d'évoquer les outils du couvreur sans mentionner le marteau et l'enclume, essentiels à la découpe de l'ardoise – la seconde grande spécialité présente à Paris. Ces deux outils sont considérés comme des symboles du métier. L'utilisation de cet outil est assez spectaculaire à voir. L'enclume est fixée sur du bois en donnant un coup pour enfonce la pointe, par exemple du voligeage de la toiture, puis le couvreur dépose l'ardoise sur le bord de l'enclume, pour la découper en donnant des coups avec le marteau. L'ardoise va donc se casser au niveau du point de contact avec le bord de l'enclume, permettant donc de choisir l'endroit de la découpe.



Figure 6 - cisaille droite et gauche



Figure 7 - griffe à zinc avec pointe de tungstène



Figure 8 - tracette

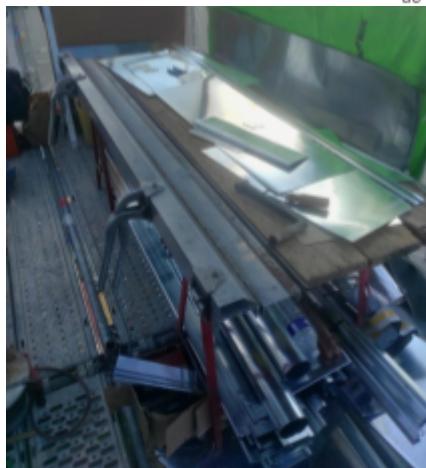


Figure 9 : plieuse parisienne

Figure 10 : le marteau et l'enclume croisés,
symbole du métier

Les outils et les gestes des couvreurs zingueurs restent donc ancestraux et inchangés : on a beaucoup entendu dire qu'un couvreur aujourd'hui fait globalement les mêmes gestes et le même travail qu'un couvreur il y a cinquante ou même cent ans. Quelques timides modifications font leur chemin dans le métier, notamment comme on l'a déjà mentionné la pose d'une isolant, mais aussi des nouveaux outils qui ne viennent pas remplacer les existants, mais plutôt faciliter certaines tâches, ou repenser l'impact environnemental d'autres. C'est notamment le cas des postes à souder à l'hydrogène, plus durables que les classiques fers à souder, ou encore la scie circulaire qui permet de dépanner lorsque la volige est très difficile à enlever avec le marteau.

Mais même si certains outils changent, les gestes demeurent : ce métier est ancré dans une tradition de la transmission très forte, un sentiment de communauté très important. En formation on apprend surtout des gestes et des techniques, que l'on adapte ensuite sur le terrain. Un couvreur doit faire preuve constamment de souplesse et être capable de s'adapter à n'importe quelle situation. Chaque toit est unique et demande une analyse : « C'est la tête qui fait avancer les mains » dit-on dans le milieu. Il faut pouvoir appliquer Thalès, Pythagore, calculer des angles, anticiper des coupes et concevoir des patrons sur mesure. C'est donc un travail au temps incompressible, non industrialisable parce qu'il est non standardisable ni automatisable. C'est aussi à cause de cela que les couvreurs éprouvent une fierté profonde pour leurs créations : ils savent qu'ils détiennent un savoir-faire précieux et difficile d'accès, et que non seulement ils mettent à l'abri des familles, mais aussi ils contribuent à garder intact le patrimoine parisien.

II. Entre matière et prescriptions : les tensions du métier

1. Le toit, espace de tensions

Au centre de la profession de couvreur, il y a le toit. Ceux des couvreurs-zingueurs parisiens d'un style très particulier, mais en réalité il en existe une multitude en France. On remarque ainsi des variations sur la nature du matériau employé pour la couverture (zinc, tuile, ardoise, chaume, bois, etc.). Mais aussi sur la structure même de la toiture, qui peut être à deux pans, à coyaux, en T ou en L, avec lignes de bris ou comble à Mansart, arrondie, ou bien d'autres choses encore. Cependant, malgré cette diversité, les toits présentent des caractéristiques communes, qui – dans leur nature même – peuvent être source de tension pour le couvreur. On parle là de tensions structurelles propres au métier de la couverture.

Lieu et objet de travail

Ce premier point est une remarque sur le métier de couvreur – une réflexion sur sa nature –, plus qu'une tension ou quoi que ce soit d'autre. Simplement, pour le couvreur, le toit est tout à la fois lieu de travail et objet de travail. Pendant plusieurs mois, un toit en particulier, un toit parmi tant d'autres, devient le centre du travail du couvreur. Durant cette période et presque tous les jours, le couvreur viendra sur ce lieu pour *y travailler*. Pour *le* travailler. Mis à part dans les métiers du bâtiment (et de la rénovation), il y a assez peu de professions qui possèdent cette caractéristique, et même parmi celle-ci, la question de l'ambivalence / l'intrication entre lieu de travail et objet de travail ne semble pas aussi prégnante que dans le métier de couvreur.

Le seul métier qui nous paraît comparable est alors celui de jardinier. Là où le jardinier entretient un terrain, le couvreur entretient un toit. Le lieu est objet (de travail). Bien sûr, il y a beaucoup de différences entre les deux métiers : un jardinier (botaniste¹) est lié à un jardin auquel il est rattaché (en tant qu'employé), dont il en découle un entretien plus long et continu. Le travail du couvreur s'apparente davantage à de la rénovation, car le processus est long, mais linéaire : une fois le travail terminé, le couvreur peut partir sereinement du lieu de travail. De plus, si les passants peuvent profiter d'un jardin en s'y promenant, accéder à un toit est bien plus ardu. On peut néanmoins remarquer que dans ces deux métiers, la nature du lieu détermine le travail qu'on y mène. La composition d'une terre influence les plantes qui peuvent y pousser, d'autant que la géographie d'un toit impose les formes et les tailles des bacs de zinc qui doivent être utilisées.

Lorsque nous les avons interrogés, aucun couvreur n'a abordé la question de cette façon car le plus souvent, le métier est comparé à celui de *tailleur*. Un couvreur habille un toit, comme le tailleur habille les hommes. Tous deux protègent, dissimulent, etc. à coups précis de découpe, puis de fixation. Nous avons néanmoins souhaité souligner cette intrication du produit et du lieu, car elle joue un rôle dans le manque de reconnaissance de la discipline. En effet, située sur les toits, l'œuvre du couvreur est masquée aux yeux de ses potentiels admirateurs. Un art(isanat) malheureusement destiné à rester dans l'ombre, malgré sa bonne exposition au soleil...

Un toit en chantier

Une des premières choses qui est venue en tête de toutes les personnes que nous avons interrogées concernant l'évolution des pratiques dans la couverture concerne la sécurité. Historiquement, le métier de

¹ Voir le mémoire de PH13 de Pauline Blanc et Margaux Lavogiez sur les métiers de jardinier paysagiste et botaniste.

couvreur est connu pour être dangereux à cause de la hauteur du lieu de travail. Déjà au XVI^e siècle, un maître ne pouvait pas emmener son apprenti sur un toit avant qu'il ait acquis trois ans d'expérience. Le premier accès était considéré comme un rite de passage déterminant, dont certains textes relatent encore l'importance. L'enjeu de travailler sur un toit est double : en plus du risque de chute pour un travailleur, il faut faire attention à ne pas faire tomber quoi que ce soit (gravat, outil, etc.) dans la rue en contrebas.

Certaines règles de bon sens historique subsistent encore de nos jours. Madame Taieb et Monsieur Vieuxbled nous l'ont rappelée dans notre entretien : un couvreur ne travaille jamais seul. Il est toujours au moins en binômes.

Selon eux, de nos jours, de gros efforts sont fournis dans les formations pour prévenir les risques, et ce sur des domaines très variés. Par exemple, au niveau des habilitations sur les échafaudages, du secourisme, sur les gestes et postures à avoir sur un toit en général, avec les outils, face aux matériaux, etc. Désormais on fournit systématiquement des équipements de protection individuel (EPI), des bleus de travail, etc. En somme, tout ce qu'il faut pour ne pas se blesser. Selon Monsieur Vieuxbled, l'objectif est d'aboutir à aucun accident dans les ateliers du centre de formation, et il espère que les précautions qu'ils tentent de transmettre aux apprentis soient retenues une fois arrivés en fin de formation. En particulier, le CFA alerte spécifiquement sur le risque de chute en hauteur, en organisant régulièrement des journées avec l'OPP BTP, au cours desquels des exposants viennent présenter le matériel mis en œuvre sur les chantiers. L'enjeu pour les futurs couvreurs-zingueurs est une meilleure gestion du matériel, des échafaudages, mais aussi de leur corps : « il ne faut pas qu'ils se blessent à 16 ans quoi ».

Néanmoins, l'augmentation des normes de sécurité n'est pas accueillie de la même manière partout. En effet, même si Monsieur Raquidet considère que les progrès effectués en la matière sont cruciaux pour les couvreurs-zingueurs, il reste dubitatif sur certains points comme la complexification des échafaudages. En ce qui le concerne, il aimait mieux les anciens modèles parce qu'ils permettaient de faire des « bons parapluies » (étendre des bâches pour se protéger des intempéries). Maintenant, les échafaudages sont étendus au point de mettre des tuyaux partout. Selon lui, cela ne facilite pas l'installation et ne permet pas au couvreur d'être bien sur son toit. La place est restreinte, et même si on ne plaisante pas avec la sécurité, c'est tout de même intéressant de conserver une certaine liberté dans ses mouvements.

Transformer le lieu de travail en espace de travail

En plus d'être le lieu de travail du couvreur, le toit constitue son espace de travail. C'est sur le toit que le couvreur va procéder aux mesures de ses pièces, aux découpes et à la mise en forme du zinc. En bref, c'est sur là que s'effectue la majeure partie du travail du couvreur, et pour pouvoir le mener à bien, le couvreur doit s'y installer.

L'installation sur un toit se fait grâce à quatre dispositifs techniques.

Une « **base vie** ». La base de vie est un espace qui regroupe le nécessaire pour que les couvreurs puissent passer une journée complète sur leur chantier. Sur le chantier de Tony Raquidet, elle était constituée d'une cuisine (dotée d'un micro-onde), d'une table, et de toilettes. En règle générale, dans Paris elle se présente souvent sous la forme d'une plateforme située assez bas sur la façade, à environ deux mètres du sol. Ainsi elle peut aussi servir à stocker certains matériaux dont on n'aurait pas besoin immédiatement sur le toit, pour dégager un peu d'espace.

Un **échafaudage**, pour accéder facilement au toit. Monsieur Raquidet nous expliquait que l'échafaudage n'est désormais plus monté par les couvreurs eux-mêmes. Ce sont généralement des



Figure 11 - Echafaudage et base vie sur un chantier de couverture: le lieu de travail de Tony Raquidet

entreprises spécialisées qui viennent s'en occuper, et les couvreurs investissent les lieux ensuite. L'image ci-contre résume simplement à quoi ressemble la façade d'un immeuble occupé par des couvreurs. On y retrouve en bas à droite la base vie.

La cabane. Si on ne devait en citer qu'un, ce serait celui-ci. La cabane est l'atelier emblématique du couvreur-zingueur : son espace de travail situé à même le toit. L'espace est assez petit, moins de dix mètres carré en général, mais il regroupe l'essentiel du matériel du couvreur-zingueur. C'est d'ailleurs en son sein qu'on retrouve l'outil phare du couvreur-zingueur : la plieuse – la « bécane » pour les intimes. Pour Tony Raquidet, la cabane est le cœur battant du chantier, car une bonne partie du travail du couvreur est consacré aux allers retours sur le toit entre la cabane et le pan de toit que l'on habille. Il nous explique que tout commence avec l'observation : on dimensionne la pièce que l'on doit faire en prenant des mesures directement sur le toit. Il note ensuite là où il peut les mesures dont il a besoin, accompagnées d'un petit schéma parfois. Souvent elles sont gravées à la griffe, sur une petite plaque de zinc qui trainait à côté. Direction ensuite la cabane, pour enchaîner rapidement et découpes et pliages, et en ressortir en quelques minutes – sous nos yeux ébahis –, avec une pièce presque parfaite.



Figure 12 - Cabane de couvreur sur les toits de Paris

Et finalement, un **monte-chARGE**. On peut arguer que ce dispositif peut se rapprocher d'un outil et qu'il n'a pas forcément sa place dans cette liste, mais nous avons tout de même décidé de l'y mentionner car son rôle n'est pas négligeable sur le chantier. Au même titre que l'échafaudage, il est un moyen d'accès au toit. Mais si on réserve plutôt l'échafaudage aux personnes, le monte-chARGE est exclusivement dédié au transport du matériel ou des matières premières. Que ce soit pour l'approvisionnement, ou la gestion des déchets (gravats, vieux voligeage, copeaux de zinc, etc.), son rôle se révèle central pour des tâches un petit peu en marge de l'activité.



Figure 13 -
Monte-chARGE

Pour conclure sur ce point, il faut souligner que ce processus d'installation est nécessaire parce que le toit reste un espace plutôt hostile pour le couvreur. Ce n'est pas la fonction première d'un toit que de se faire marcher dessus : il est pentu, le revêtement est glissant, il y a un risque de chute, et il y a peu de place pour travailler. Le couvreur est donc obligé d'investir le lieu par ces dispositifs pour garder une certaine maîtrise de son environnement.

Être reconnu en hauteur : entre inaccessibilité et invisibilité

Le manque de reconnaissance du couvreur-zingueur est un enjeu on ne peut plus actuel du métier. Il est à la source de la difficulté de recrutement, et contribue à rendre plus pénible le travail des pratiquants en activité. On peut en dénombrer plusieurs causes. D'abord, le fait que le métier conserve un aspect corporatif prégnant : même si cela contribue à créer un sentiment de groupe, ça fait qu'en général, le métier est assez fermé, ou plutôt, méconnu de ceux qui ne sont pas déjà intégré au milieu.

Cependant, en plus de cela, il s'avère que le métier est structurellement invisible. En effet, opérer sur les toits signifie travailler dans un monde à la fois invisible et inaccessible au grand public. La cause principale est assez simple : le toit. Le toit est un lieu difficile d'accès, sur lequel les gens ne vont pas en règle générale en France (ce n'est pas dans la culture), en plus d'être un lieu surélévé, et donc intouchable du regard depuis la rue. Afin de détailler ce manque de reconnaissance structurel du métier, nous avons essayé de formuler une analyse causale du problème sur la question. La version complète est disponible en annexe.

Toutefois, même si les *moldus* n'ont pas l'habitude de « lever la tête » pour admirer le travail effectué sur les toits, Estelle Taieb nous a confié que c'était bien différent de se promener dans Paris en compagnie de couvreurs-zingueurs. Dès que l'on passe devant un de leurs anciens chantiers, ils aiment parler de ce qu'ils y ont fait, et de détailler certains passages un petit peu techniques. « Tiens, tu vois cette lucarne, c'est moi qui m'en suis occupé... »

2. Un changement de prescriptions qui mène à des tensions

Au-delà des tensions structurelles propres au métier, de nouvelles formes de pression émergent, liées à l'évolution du contexte socio-économique. Ces tensions récentes concernent plus spécifiquement des transformations des modes de prescription du travail ainsi que des restructurations de l'organisation du travail.

Autonomie et liberté historiques

Comme nous l'avons vu jusqu'à maintenant, l'autonomie constitue l'un des grands atouts du métier. Quand on demande dans le milieu le principal atout du métier, celui qui revient le plus souvent c'est la liberté. On peut lire dans le livre de Gilles Mermet des phrases comme : « Parmi tous les corps d'État, nous ne sommes tributaires de personne.² », « La sensation de liberté et d'autonomie est très forte dans ce métier.³ », « On a la liberté de gérer son chantier avec son équipe, ça n'a rien à voir avec le travail à l'usine,

² Gilles Mermet, *Couvreurs et ornemanistes : les artistes du toit*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2006, p. 43.

³ Ibid., p.53

on est libre.⁴ ». C'est la récompense obtenue après dix ans de formation : on gagne une reconnaissance dans le milieu, la confiance des pairs et la possibilité de diriger un chantier ou de créer sa propre entreprise. Le couvreur a déjà fait ses preuves : on sait qu'il maîtrise son art, on le respecte, on lui délègue des responsabilités.

L'architecte est souvent en contact direct avec les chefs de chantier, à qui il délègue les décisions techniques. Il fait confiance aux ses couvreurs, car lui-même ne possède généralement pas les compétences spécifiques pour résoudre les problématiques liées à la toiture. La relation de confiance devient donc un élément central dans l'exécution du chantier. Même sous l'autorité d'un chef de chantier, chaque artisan conserve une certaine liberté d'action, dans la mesure où le chef sait pouvoir s'appuyer sur ses collaborateurs compétents, qu'il a lui-même souvent choisis. Seuls les apprentis bénéficient d'une autonomie réduite, et sont parfois relégués à des tâches secondaires.

En somme, le couvreur est surtout essentiellement contraint par la matière, comme nous l'avons déjà vu (les propriétés du zinc, la présence de l'eau, la météo, la toiture existante), mais aussi par les normes et régulations. C'est pour cela que de nos jours passer par des centres de formation peut représenter un vrai avantage : on y apprend toutes les régulations et normes, pour ensuite se concentrer sur l'exécution d'un travail conforme aux exigences de l'art. La principale source de prescription demeure ainsi une exigence interne : l'amour du travail bien fait, guidé par la recherche de l'excellence technique et esthétique. Personne d'autre ne monte sur les toits, contrairement à la façade ou autres endroits : le toit est le territoire des couvreurs exclusivement, qui sont les premiers juges de leur travail.

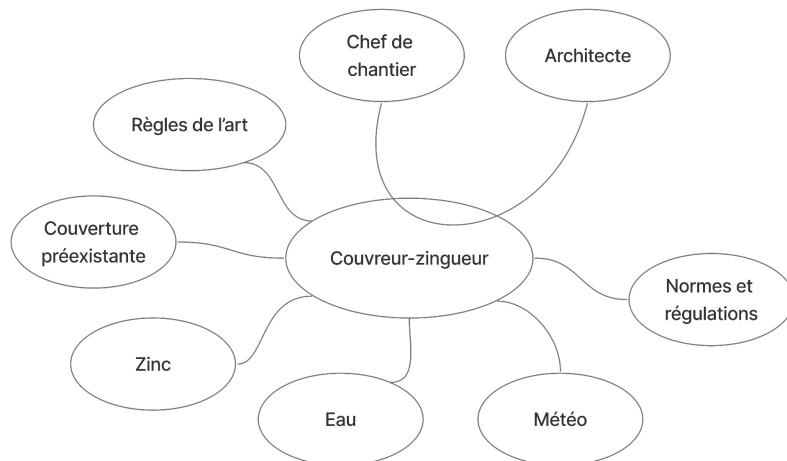


Figure 14 - Sources traditionnelles de prescription des couvreurs zingueurs

⁴ Ibid, p.55

Des nouveaux acteurs qui bouleversent le métier

Or, de nos jours, de nouveaux acteurs apparaissent et modifient les équilibres traditionnels du métier : grandes entreprises du bâtiment et nouvelles normes environnementales, souvent liées aux politiques de lutte contre le changement climatique. Ces deux nouvelles sources de prescription modifient certaines dynamiques fondamentales.

D'abord, la relation directe entre l'architecte et les chefs de chantier tend à s'effacer au profit d'un recours croissant à des grandes entreprises du BTP, qui sous-traitent ensuite à des équipes de couvreurs. Ce glissement prive les artisans d'une partie de leur autonomie, si précieuses à leurs yeux : les délais sont imposés, les chantiers assignés, parfois même les méthodes prescrites. Jusqu'à alors le couvreur détenait un monopole d'expertise qui lui permettait de fixer ses propres rythmes et ses façons de faire. Désormais, il dépend davantage des entreprises gestionnaires pour accéder aux chantiers, perdant ainsi la liberté de poser ses conditions. Cela peut s'apparenter à une forme de prolétarisation d'un métier historiquement organisé en guilde : pour certains artisans, l'essence même de leur profession, ce qui la rend si unique par rapport au reste des métiers du BTP – la liberté – est aujourd'hui menacée. On les dépossède de leur indépendance, au profit de logiques de rendement et de gestion déléguée.

Cela a une autre conséquence directe sur le métier : la perte progressive de la relation de confiance qui unissait autrefois les différents acteurs – architectes, chefs de chantier, couvreurs. Ce lien de confiance, longtemps fondé sur la connaissance mutuelle, l'expérience partagée et la reconnaissance des compétences tend à s'effacer. Le monde du couvreur à Paris est traditionnellement un microcosme, un réseau restreint de quelques centaines de professionnels, qui se connaissent tous de près ou de loin. Ce sentiment d'appartenance à une communauté forte, soudée par la pratique et les valeurs du métier, s'effrite peu à peu.

Désormais la confiance se déplace du plan interpersonnel vers l'institutionnel : on accorde plus volontiers sa confiance à une entreprise qu'à un individu, pourtant expérimenté. Cette évolution affaiblit les solidarités traditionnelles et désincarne la relation professionnelle : la profession s'individualise et se monétise fortement.

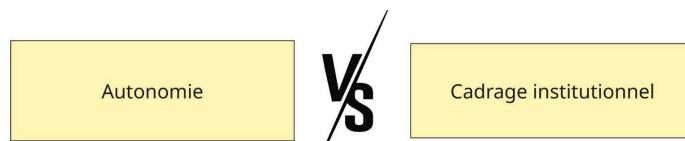


Figure 15 - Tension entre préserver l'autonomie des couvreurs et institutionnaliser le métier

D'autre part, les nouvelles normes et régulations imposent de nouveaux procédés qui viennent bouleverser le travail des couvreurs. Un exemple significatif est la pose des panneaux solaires : ceux-ci doivent être raccordés électriquement à l'intérieur de l'habitation, une opération qui dépasse les compétences du couvreur. Cela soulève une question centrale : qui est responsable de l'étanchéité du toit dans ce cas ? Le toit devient un enjeu central dans la transformation écologique des villes, puisqu'il constitue la partie la plus exposée aux intempéries, tout en étant soumis à d'importantes contraintes thermiques et d'isolation. A Paris, cela implique un choix délicat entre préserver le patrimoine architectural – maintenir l'esthétique traditionnelle des toits, l'essence même du métier – ou les adapter aux exigences climatiques contemporaines, avec le risque de dénaturer le paysage parisien.

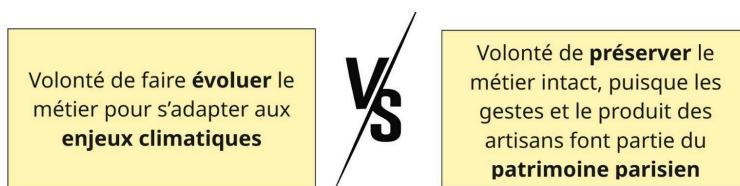


Figure 16 - Tension entre évolution et préservation du métier

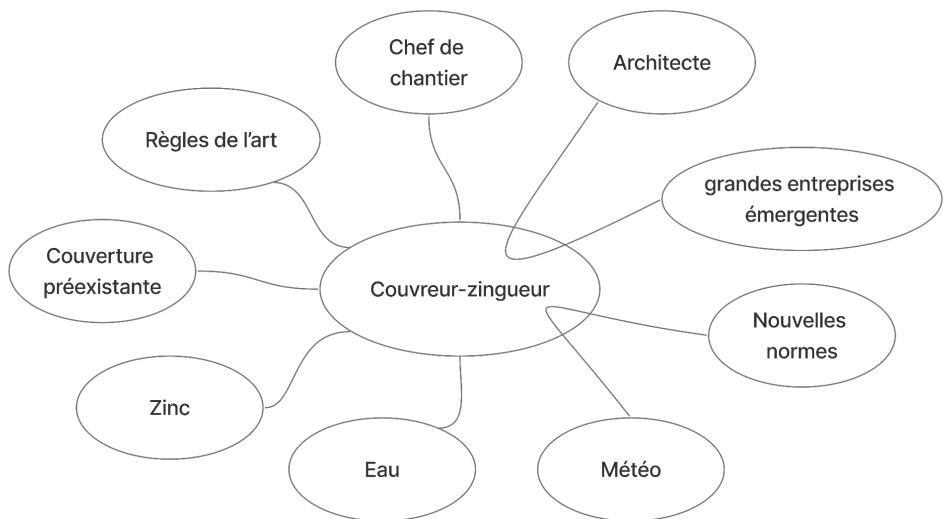


Figure 17 - Reconfiguration des sources de prescription à cause de changements socio-économiques

III. Revaloriser un métier en déclin

Le métier de couvreur zingueur est donc soumis à de nombreuses tensions et connaît différentes évolutions. Bien que ce soit un métier exigeant physiquement, avec une forte exposition aux intempéries, les professionnels en tirent une grande fierté. Il bénéficie d'une place privilégiée au sein des métiers du BTP, et offre des conditions de travail que beaucoup pourraient envier : travailler à l'air libre, sur les toits de Paris, avec ses mains, pour produire des réalisations dont on peut être fier. On pourrait donc s'attendre à ce que les écoles soient pleines d'apprentis désireux d'apprendre ce métier. Or, la réalité est toute autre : on estime qu'il manque environ 500 jeunes couvreurs chaque jour sur les toits parisiens, un chiffre qui hante la profession et qu'on a entendu à maintes reprises lors des entretiens. Mais comment expliquer ce manque de valorisation du métier ?

Un métier dévalorisé dans l'imaginaire collectif

D'abord, le métier reste largement méconnu du grand public. De tradition artisanale, il s'est longtemps transmis de manière familiale, souvent de père en fils. Aujourd'hui, même ceux qui le connaissent par héritage ne sont pas toujours encouragés à le poursuivre. Une forme de dévalorisation sociale touche les métiers du BTP, et plus largement les métiers techniques, comparés aux carrières dites « intellectuelles ». On valorise les études longues, les diplômes universitaires, les métiers de bureau, perçus comme plus prestigieux. Or, ces trajectoires ne correspondent pas à tous les élèves, et ne garantissent pas non plus toujours stabilité ni emploi.

Plusieurs couvreurs témoignent de phrases entendues à l'école comme : « Fais attention, tu vas finir dans le BTP », qui traduisent un imaginaire scolaire où ces métiers sont associés à l'échec. Les parents projettent sur leurs enfants des carrières d'avocat, d'informaticien ou d'architecte – rarement celle d'ouvrier – et freinent ainsi les vocations. Résultat : seuls les jeunes en difficulté scolaire ou en rupture avec le système s'orientent parfois vers ces formations.

À cela s'ajoute la peur liée à la dangerosité supposée du métier : travailler sur un toit effraie, on imagine le risque de chute constant. Ce fantasme, très présent dans l'imaginaire collectif, dissuade de nombreux jeunes qui pensent qu'il faut être « très courageux » ou ne pas avoir le vertige. Pourtant, une fois sur les chantiers, les dispositifs de sécurité modernes sont très rassurants. Les écoles de formation intègrent fortement cet aspect dans leur pédagogie, et l'apprentissage des bonnes pratiques de sécurité est devenu une priorité.

Des stratégies globales de médiatisation

Face à ces défis, plusieurs stratégies de revalorisation du métier ont été mises en place, notamment par les centres de formation. Ils organisent des interventions dans les collèges, des journées portes ouvertes, et mènent des campagnes de sensibilisation. Un exemple marquant : la GCCP (syndicat des entreprises de génie climatique, de couverture et de plomberie) a chargé le photographe et journaliste Gilles Mermet de réaliser un ouvrage rassemblant les témoignages de couvreurs et ornemanistes parisiens. L'objectif : mettre en lumière ces métiers méconnus et valoriser leur savoir-faire. Le livre a eu une belle visibilité dans la presse et dans les écoles, contribuant à éveiller la curiosité du grand public.

En parallèle, un projet porté par la maire du 9^e arrondissement, Delphine Bürkli, visait à faire inscrire les toits de Paris au patrimoine mondial de l'UNESCO. Un an de travail a été nécessaire pour monter un dossier scientifique démontrant l'exceptionnalité architecturale et historique de ces toits. Bien que le projet n'ait pas abouti dans un premier temps, l'initiative ne s'est pas arrêtée là : l'objectif a été recentré sur l'inscription des savoir-faire des couvreurs-zingueurs et ornemanistes parisiens au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO. Pour cela, une première étape consistait à les faire reconnaître au niveau

national comme bien culturel immatériel français. La candidature 2018-2019 échoue. Une nouvelle tentative est lancée en 2020-2021, accompagnée d'une médiatisation importante et d'une exposition de maquettes et chefs-d'œuvre (notamment celui du Meilleur Ouvrier de France, Stéphane Colinet). Mais la candidature est à nouveau rejetée, cette fois au profit... de la baguette. Enfin, lors de la session 2022-2023, le dossier est retenu : la France choisit de défendre cette candidature auprès de l'UNESCO, et le savoir-faire des couvreurs et ornemanistes parisiens est finalement reconnu au niveau international.

Mais cela ne suffit pas. Les centres de formation continuent d'évoluer : regroupement des effectifs, création d'ateliers grande taille avec des maquettes taille réelle, renforcement de la sécurité et de la pédagogie – autant d'efforts pour rendre ce métier plus attractif et pour assurer la transmission d'un savoir-faire unique.

Lutter à plus petite échelle contre le déclin pour préserver un métier

Éric Marié ne nous l'a pas caché en entretien : la couverture c'est quelque chose de beau. Selon lui ce métier ça fait la même impression que quand tu mets un ballon dans les mains d'enfants : une fois que tu y est tu y reste » parce que c'est beau et que ça a un petit truc en plus. Mais alors qu'est-ce que c'est que ce « petit truc en plus » ? Cela reste à déterminer !

Fiers d'être couvreurs !

Un toit est un sanctuaire. Calme, en hauteur, rythmé par le travail des couvreurs : les seules personnes qui y accèdent en temps normal. Selon Éric Marié, oui, on peut avoir l'impression d'être en solitaire là-haut un peu au-dessus de tout le monde, mais ce n'est pas une source de tristesse. Selon lui, le toit offre plutôt un cadre extraordinaire, qui donne surtout un sentiment de liberté inégalable. Le couvreur et maître de ses gestes et de son savoir-faire. Sur un toit, personne ne peut lui dicter sa conduite. De plus, la vue sur les toits de Paris est imprenable, inspirante et motivante lorsqu'on travaille. Elle est très étendue et permet de repérer au loin d'autres chantiers de couvreurs avec qui on pourra peut-être prendre un repas plus tard, ou plus simplement, de partager quelques instants avec les membres du voisinage à leur fenêtre depuis les échafaudages. On fait coucou, on fait quelque geste pour essayer de sympathiser sans forcément pouvoir discuter.

Par ailleurs, on a relevé dans nos échanges que les couvreurs-zingueurs mettaient toujours une part d'eux-même dans leur travail, et que ce serait ça qui en ferait tout l'intérêt. En effet, le couvreur est le premier évaluateur de son travail, car Éric Marié nous a confié que parfois, même le commanditaire ne regarde pas le travail fini. « Non ne vous en faites pas Monsieur Marié, je vous fais confiance... Et puis j'ai un peu le vertige. » Dès lors, les couvreurs sont libres de s'imposer leur propre niveau d'exigence. Le travail est fait par et pour le couvreur, car ils sont les seuls à le voir, et ils ont envie d'être fiers d'eux. Éric Marié nous disait même qu'à la fin d'un chantier, une fois que tout est fini et que tu es heureux d'avoir terminé, il peut t'arriver de remarquer un petit défaut et, sur le moment, te dire « Bof, pas de problème ».... Mais qu'en réalité elle revient te hanter durant la nuit cette ardoise de travers, et le lendemain tu retournes sur ton chantier et tu fasses la modification qui t'as turlupiné pendant une journée. Personne n'a eu besoin de dire quoi que ce soit. Mais il y a une dimension extrêmement forte de « c'est moi qui l'ai fait, c'est mon travail et j'ai envie que se soit bien fait ». Pour tous les couvreurs c'était la même chose : ils cherchent cette satisfaction associée à l'œuvre accomplie. Pour sa fierté, ou son honneur personnel, c'est important que tout soit bien fait. Une fois finie, le couvreur-zingueur est toujours fier de se retrouver face à l'œuvre produite, et de se dire « wahou, j'ai participé à ça »...

Stéphane Solinet, dit retrouver ce sentiment de fierté lors de la réalisation d'une maquette. Ici encore il affirme qu'on participe à quelque chose de grandiose. En effet, les couvreurs réalisent des maquettes dans le cadre de concours nationaux, comme celui du meilleur apprenti de France (MAF), ou celui du meilleur ouvrier de France (MOF). Ce concours, Stéphane l'a remporté en 2019, après l'avoir préparé pendant une

période de près d'un an. Préparer ce concours est toujours extrêmement ardu du point de vue psychique, et il est encore très reconnaissant envers toutes les personnes qui l'ont supporté dans son projet. Stéphane nous a confié que cette année a été exclusivement dédiée à la réalisation de cette maquette : il faut savoir s'oublier derrière l'œuvre. Dans la même veine d'idée, le CFA Maximilien Perret expose les maquettes des jeunes qui ont participé au concours MAF pour inspirer les autres apprentis du centre. Les performances de ces maîtres en puissance motivent grandement l'ensemble des étudiants, et constituent un vecteur fort du sentiment de collectif dans le métier.

Laisser une trace de son passage

Au moment de retirer le voligeage et d'accéder au comble, il n'est pas rare que les couvreurs-zingueurs tombent sur une petite surprise. Un vieux journal, une ancienne casquette, ou quelques autres objets farfelus qui sont autant de legs de la génération précédente. En effet, c'est en monnaie courante pour les couvreurs que de laisser sur leur chantier une trace de leur passage. Pas nécessairement sous la forme d'une signature voyante, mais en laissant simplement le journal du jour, ou un petit mot pour les futurs travailleurs. Une sorte de salut des couvreurs aux générations suivantes. Lorsque nous avons interrogé Tony Raquidet à ce sujet, il nous a confirmé que la pratique était encore d'actualité. Selon lui, il n'est pas nécessaire de le faire dans toutes les situations, mais dès que le chantier est un petit peu technique, ou présente une certaine grandeur, le geste prend alors tout son sens.

Les couvreurs peuvent même laisser une petite plaque, avec leur nom, sur certains toits particulièrement extraordinaires, mais ce n'est pas pour autant qu'ils se considèrent tous comme des artistes. Stéphane Colinet adopte pour sa part une posture particulièrement humble, et se considère plutôt comme un passant. Il n'est présent que pour un petit instant de la vie d'un bâtiment, qu'il ne fait qu'effleurer.

En ce qui concerne la reconnaissance, Tony Raquidet souligne une évolution récente au sein du métier. En effet, auparavant la question n'était pas aussi prégnante qu'elle ne l'est actuellement auprès des jeunes générations. D'après lui, les nouveaux apprentis demandent de plus en plus à être reconnus, et à être guidés dans leur avancement. Même dans la façon d'enseigner (transmettre le métier) ça change des choses. Il faut être plus proche des apprentis, les rassurer, et reconnaître le travail bien fait. De son point de vue, cette évolution est symptomatique de l'ensemble de notre société actuelle, au sein de laquelle les questions de rétributions et de reconnaissance individuelle n'ont de cesse de progresser.

Transmettre un savoir-faire

L'objectif de la formation, c'est de réussir à transmettre des connaissances, des techniques, mais aussi une passion du métier. L'art de faire les choses convenablement (règles de l'art). Pour cela, les cours donnés dans les centres de formation de couvreur peuvent s'appuyer sur des dispositifs techniques de plus en plus poussés et de plus en plus performants. Lors de la visite du centre Maximilien Perret, nous avons ainsi eu la chance de pouvoir pénétrer au sein des ateliers de couverture-zinguerie. Le décor est assez époustouflant. Les apprentis s'entraînent sur des maquettes : des reproductions de toit (de la charpente du toit) qu'ils ont pour objectif de couvrir (ou nettoyer d'ailleurs). Cela paraît logique après coup, mais la première impression est stupéfiante. Notamment pour une réplique de toit mansardé à la parisienne qui fait presque quatre mètres de haut, et pour laquelle il a même fallu reproduire des échafaudages. Les étudiants sont ainsi formés aux techniques de relevé de dimension, de soudure, de pose des bacs, etc. et tout ça au sein d'un atelier.

Par ailleurs, dans les formations en apprentissage, les professeurs peuvent calibrer les cours des élèves en fonction de ce que leur disent ou leur demandent les entreprises. Typiquement, Éric Marié nous a raconté qu'il s'informait régulièrement auprès des entreprises afin qu'elles lui disent sur quels points il devait éventuellement retravailler avec tel ou tel élève. « On me dit "regarde lui je trouvais qu'il n'était pas super à l'aise sur ce truc", donc moi j'enregistre, je rentre au CFA et quand je vois le petit en question je lui dis viens avec moi toi, on va travailler là-dessus... » De la même façon, certaines entreprises peuvent de

« passer commande » auprès des professeurs pour qu'ils forment un élève à une technique spécifique. En effet, ça peut survenir si l'entreprise décroche un contrat sur un toit qui requiert un geste particulier. Auquel cas, les liens qui existent entre l'école et l'entreprise permettent de prendre les mesures nécessaires. Pour l'apprenti, c'est tout à fait gagnant car les cours qui sont étudiés au CFA sont directement réinvestis dans leur travail. C'est toute une démarche d'apprentissage différencié qui peut se mettre en place de cette façon. Dès lors, l'entreprise prend en charge une partie de la formation des étudiants, mais en réalité, ce n'est pas une perte pour elle car elle les forme sur les sujets dont elle a besoin, et sur lesquels ce futur travailleur opérera. On peut qualifier ceci d'investissement sur le long terme.

Par ailleurs, les formateurs connaissent la différence entre le programme (le socle de connaissance commun qui est censé être donné par le CAP), et leur connaissance propre de la réalité du métier (chantier, etc.) et des attentes des entreprises. De ce fait, ils demandent toujours un peu plus à leurs étudiants que ce qui leur est prescrit. Malgré cela, il y a quand même certaines entreprises qui se plaignent de la baisse de niveau.

Tony Raquidel observe aussi une réticence nouvelle de la jeunesse face aux tâches peu ragoutantes. Lui, il a commencé la couverture avec son père, et quand il l'accompagnait sur le toit quand il était très jeune, il savait que son rôle c'était de passer la balayette pour nettoyer, et que même cette tâche peu signifiante est importante. Ce n'est pas le « beau » ou le « grand œuvre » du métier, mais ça en fait quand même partie. Selon lui, il faut bien passer par là à un moment, mais de nos jours, les jeunes ont plus de mal à l'assumer. Mais il faut commencer par le bas, surtout lorsqu'on cherche à gagner de l'expérience parce qu'on en a peu. D'après Tony, c'est symptomatique de la société actuelle, dans laquelle tout est offert aux jeunes. D'un point de vue c'est dommage, car ça fait du bien parfois de se prendre quelques râteaux dans la figure, ou de se mettre en posture de difficulté. Chez les couvreurs-zingueurs, c'est en étant un peu brutalisé par les intempéries ou ses supérieurs que le métier rentre. Il ne faut pas perdre de vue qu'un travail est aussi là pour nous faire mourir, et présenter une certaine part de résistance à surmonter. En l'occurrence, la résistance vient plutôt de soi, et parfois ça fait du bien au final de se forcer à faire quelque chose que l'on n'avait pas envie au début.

Un autre point souligné par Tony concerne les l'évolution des formations dans leur contenu. En effet, celles-ci tendent à diversifier le geste en essayant notamment d'être de plus en plus innovantes. L'enjeu devrait être plutôt porté sur le contact entretenu avec la matière, et la transmission des gestes fondamentaux de la couverture. Selon lui, les écoles essayent de leur enseigner trop de choses, et parfois cela les amène à perdre de vue certains points clés. Le propos ici n'est pas de proscrire l'innovation, mais plutôt qu'à force d'apprendre de tout, on apprend rien.

La couverture telle qu'elle est enseignée dans les centres de formation participe activement à une grammatisation du savoir du couvreur. Pour Tony Raquidel ce processus est dangereux, car les jeunes couvreurs-zingueurs deviennent plutôt des *poseurs*. Il faut toujours une part d'adaptation selon-lui, savoir changer sa manière de faire en fonction du toit. Le bon couvreur à un registre d'action très large, que son geste appuie, et lui permet d'agir en toutes circonstances. Alors que parfois les nouveaux arrivent et si le truc sort de ce qu'ils ont appris en atelier, il sont perdus, ne savent pas faire, ni par où commencer. C'est une grosse différence avec les gens qui sont depuis longtemps dans le métier.

Finalement, nous conclurons cette partie sur une réflexion de Stéphane Colinet. Pour lui, la transmission des savoirs des couvreurs-zingueurs est cruciale, parce que d'une certaine façon, ces connaissances ne lui appartiennent pas. Il est un maillon de la chaîne historique, et s'il ne réussit pas à transmettre son travail, ce sont des siècles d'histoire qui s'effondrent avec lui.

Conclusion

Le métier de couvreur-zingueur est aujourd’hui confronté à une série de tensions complexes, à la fois structurelles et liées aux évolutions socio-économiques. Ces tensions entraînent une dévalorisation progressive de la profession, un manque de reconnaissance publique, et par conséquent, un déficit de jeunes apprentis prêts à recevoir et à perpétuer un héritage artisanal riche, menacé de disparition.

Cette crise de vocation tient en partie à l'invisibilité même du métier. Par sa nature, le couvreur travaille en hauteur, sur des toits que notre regard ne croise que rarement – et encore, souvent uniquement lorsqu'un problème survient. Ce déficit de visibilité, à la fois physique et symbolique, empêche le métier de se faire connaître et reconnaître. Dans une société où les parcours techniques sont encore largement dévalorisés au profit de filières « intellectuelles », les métiers manuels souffrent d'un préjugé d'infériorité. Le couvreur, pourtant artisan hautement qualifié, reste souvent perçu comme un simple exécutant du BTP, alors qu'il est aussi un gardien du patrimoine, un créateur, un spécialiste de l'étanchéité, de la géométrie, du travail du métal.

Cette désaffection sociale a des conséquences concrètes : le manque d'apprentis empêche une transmission fluide des savoir-faire. Une génération de couvreurs part aujourd’hui à la retraite sans avoir pu transmettre leur expertise. Autrefois transmis de manière familiale, dans un esprit de compagnonnage ou de secret jalousement gardé, le savoir-faire se fragilise. Lorsque ce système de transmission est mis à mal, la profession peine à s'adapter. Les écoles de formation, apparues pour structurer et pérenniser l'apprentissage, arrivent parfois trop tard et doivent composer avec l'urgence de sauver un métier en déclin.

Par ailleurs, la normalisation croissante de l'apprentissage, à travers la construction d'un programme national, tend à standardiser certains gestes et techniques. Si les professeurs sont d'anciens artisans passionnés et expérimentés, ils doivent malgré tout enseigner selon des référentiels communs, conçus pour les examens. Cette standardisation peut entrer en tension avec la richesse, la diversité et la subtilité des méthodes anciennes. Pourtant, les écoles ont trouvé un équilibre en misant sur l'alternance, qui permet aux élèves d'être formés à la fois sur les bancs de l'école et sur le terrain. Cela garantit une formation ancrée dans le réel, capable de s'adapter à la singularité de chaque entreprise et de chaque chantier.

Malgré ces défis, les efforts pour revaloriser le métier sont bien réels. Syndicats, centres de formation, photographes, collectivités locales, tous participent à une dynamique de reconnaissance, par la médiatisation, l'ouverture vers le grand public et des projets ambitieux, comme l'inscription des savoir-faire des couvreurs-zingueurs parisiens au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO. Cette reconnaissance institutionnelle donne un nouveau souffle à la profession, tout en valorisant ceux qui, chaque jour, façonnent les toits de Paris.

Mais cette reconnaissance symbolique ne saurait suffire à elle seule. Le métier doit continuer à se rendre visible, désirable et accessible aux jeunes générations. Il doit réaffirmer sa capacité à offrir un travail concret, gratifiant, riche de sens et d'avenir. Car derrière chaque toit, il y a un artisan, une histoire, une culture du geste, et la promesse d'un métier à la fois ancré dans la tradition et ouvert sur les défis de demain – notamment ceux de la ville durable, de la transition énergétique et de la préservation du patrimoine.

Le couvreur-zingueur n'est pas un métier du passé. Il est un métier d'avenir, à condition de savoir en raconter la richesse, d'en défendre la noblesse, et d'en faire une voie d'excellence à part entière.